

LE BRUIT DU SILENCE

CHAPITRE PREMIER

Dans le sifflement du vent sur la carrosserie, j'entendis la voix profonde d'un avertisseur de route derrière moi, en même temps qu'un éclair blafard, luttant avec le jour crépusculaire, m'aveuglait dans le rétroviseur. Non content d'utiliser son avertisseur, le conducteur lançait un appel de phares, comme si je lui bouchais la route depuis une demi-heure. J'imaginai instantanément un homme important au volant d'une grosse voiture, et serrai à droite pour m'en débarrasser.

Souple et silencieuse, une Studebaker me doubla et commença à me distancer. Par goût de la compétition, j'appuyai sur l'accélérateur. La vieille Ford répondit vaillamment et se rapprocha de sa concurrente, qui ne varia en rien sa vitesse. Je parvins à me maintenir un instant à son allure – cent quinze à mon compteur –, mais, peu à peu, je vis ses feux rouges rapetisser insensiblement.

Ils étaient déjà loin dans le jour tombant, au fond de la route droite, et je m'abandonnais au charme étrange de cette poursuite sans espoir... lorsqu'une série d'autres lumières plus pâles s'imposèrent.

Je ralentis et stoppai bientôt devant une longue barricade rayée de rouge et de blanc. Une pancarte portait en lettres noires sur fond jaune : « Route barrée – Travaux ». Une autre, découpée en forme de flèche, disait : « Déviation », en indiquant un chemin vicinal qui partait obliquement sur la droite.

Tandis que j'en prenais connaissance, j'avais oublié la Studebaker. Reportant mon regard en avant, je crus discerner ses feux rouges, presque éteints par la distance, très loin par-delà de la barricade. Cela n'était qu'une impression vague, que je repoussai aussitôt : comment la voiture aurait-elle franchi cette barrière, qui obstruait toute la largeur de la route ? Impossible.

Cependant, je descendis après avoir coupé le contact, et, m'approchant des madriers, j'inspectai rapidement l'état du chemin. Dans la clarté louche ou le jour finissant luttait avec l'éclat livide de mes phares allumés, je pus voir se détacher les mille accidents de terrain d'une voie défoncée en cours de réfection. On eût dit qu'un feu intérieur avait troué le goudron et ses soubassements, les surélevant en grosses bulles crevées, que le refroidissement avait solidifiées en cirques lunaires. Ravage étrange, que ni l'érosion ni les poids lourds n'eussent été en mesure de commettre.

Sur l'instant, je ne m'y arrêtai point : j'étais encore troublé par la vision des feux rouges s'effaçant peu à peu dans le silence moite de la campagne humide.

Enfin, il fallait bien me rendre à l'évidence : nul véhicule ne pouvait traverser cette zone boursoufflée – après une lourde barricade – et cela sans ralentir le moins du monde sa vitesse. Je jetai sur la route blessée un dernier coup d'œil désorienté et je revins me caler sur le siège de ma voiture. Le moteur ronfla et j'exécutai une courte marche arrière afin de me trouver à la hauteur de la déviation. Un coup de volant sur la droite et je m'engageai dans le sillage probable de la voiture – qui avait dû tourner elle aussi.

Mètre après mètre, la route devenait plus mauvaise. Ma voiture rebondissait sur les pierrailles comme un objet de fer-blanc et menaçait à chaque instant de se rompre de toutes parts. La nuit était venue. Une nuit plus noire que de raison avec de grosses masses de ténèbres comme des nuages de graisse froide, que le vent des monts charriait à grandes hurlées.

Il faisait tout de même bon d'être au volant, bien tapi derrière cette nappe de lumière qui me précédait en sautant au même rythme que moi dans les cahots.

À chaque rebondissement, ce bouclier de clarté léchait d'un coup des troncs et des branches tordus dont l'écorce accrochait des éclairs. Écorces noires, tombant en plaques et découvrant le bois moisi, mélange de formes reptiliennes se débattant dans les contorsions que Soutine donne à ses arbres.

Le vent redoublait. Il apporta bientôt de minces gouttes qui se mirent à noyer mon petit morceau d'univers en marche, lequel prit une allure plus blême, plus fantomatique.

L'instant précédent, c'était une agonie. Maintenant, une mort convulsée, au visage rayé comme par une estompe.

Un essieu se rompit.

Je sentis qu'il venait de se produire quelque chose de définitif. La panne grave, sans remède. Je coupai le contact. Le moteur se tut.

Et je restai tout d'abord immobile sur le siège, tripotant le volant d'un geste mécanique, les yeux perdus dans les tourbillons de pluie illuminés par les phares.

Je sentis qu'au fond, ce à quoi je tenais le plus au monde en cette minute, c'était simplement l'abri de ma voiture. J'éteignis mon éclairage et allumai les deux feux de position. Je me sentis plus vulnérable. La lumière éclatante des phares constituait vraiment un rempart contre la nature en fureur et permettait de croire que là encore la civilisation triomphait. Mais ces deux petites lueurs rouges et blanches, qui ne servaient qu'à signaler ma présence...

Je tendis la main vers le commodo et balayai de nouveau la nuit. Les géants resurgirent, comme suscités par un geste cabalistique. Devant moi, la route affichait ses cailloux épars et ses fondrières où l'eau ruisselait.

J'éteignis : je ne désirais pas, pour combattre un puéril sentiment d'abandon, mettre à plat ma batterie et ajouter ainsi une autre panne à la première. Ce fut un geste brusque, annonciateur d'une colère soudaine.

L'impuissance de cette sale mécanique n'avait d'égale que l'agressivité de la route, dont l'abominable délabrement aurait expliqué les accidents les plus graves... Comment le gouvernement ne surveillait-il pas plus sérieusement l'état des voies de communications ? Pour quelle raison payais-je des impôts écrasants, et vers quelle ténébreuse destination l'argent des contribuables se trouvait-il détourné ? Avec rage, je frappai du poing le volant. Par inadvertance, je touchai en même temps la commande du klaxon, qui résonna lugubrement. Je rejetai ma main en arrière, effrayé par ce vacarme incongru, qui me sembla devoir attirer sur moi des dangers innommables. Je jetai à la dérobée un coup d'œil à travers la vitre. Je fus renseigné à peu près aussi bien que si j'eusse été aveugle.

Ma colère tombait. Je commençai à envisager la situation d'une manière plus lucide. Je décidai de descendre et de pousser tant bien que mal ma voiture sur le bas-côté du chemin, afin de libérer la voie, au cas où une autre automobile surgirait.

À peine dehors, je fus suffoqué par le vent et la pluie. Je baissai la tête, enfonçai mon chapeau et m'attelai à la tâche. Heureusement, c'était une voiture légère et je parvins à la ranger quelque peu. Je dus alors me coucher sur le dos dans la boue pour inventorier les dégâts, à la lueur de ma lampe électrique.

L'essieu était bel et bien fendu, mais tenait encore sur une petite surface. Si un engin quelconque passait, je pourrais à la rigueur me faire remorquer jusque chez le mécanicien le plus proche... Je me relevai et me mis à l'abri sur la banquette arrière où je fus plus à l'aise pour me débarrasser de ma gabardine crottée.

Je restai là un moment, envahi peu à peu par la consternation. Je réalisais enfin que d'abord j'allais passer une nuit fort peu confortable, que, d'autre part, je raterais infailliblement le congrès de cardiologie où je me rendais, qu'enfin cette affaire allait m'entraîner dans des frais que ma bourse de médecin fraîchement installé supporterait difficilement...

C'est au milieu de ces sombres réflexions que je m'endormis, pelotonné sur les coussins comme un chien dans sa niche.

Je fis un rêve. J'étais perdu, seul dans une barque de bois pourri sur une mer visqueuse et immobile, de couleur rouge. Une mer de sang coagulé. La barque oscillait lentement et je me déplaçais sans cesse d'un bord à l'autre pour tenter de conserver sa stabilité à chaque instant rompue. De gigantesques visages erraient dans le ciel sombre et leurs lèvres entrouvertes me lançaient je ne sais quel silencieux message qui me semblait devoir éclairer la signification du monde. Chacun de mes gestes, loin d'assurer mon équilibre, ne faisait que le menacer plus dangereusement, et de temps à autre l'un de mes pieds traversait la coque et plongeait dans le magma sanglant. L'affreux contact de cette chose tiède m'arrachait alors des cris d'horreur, que je ne parvenais pas même à entendre, ce qui me jetait dans une angoisse indicible.

Les figures titanesques s'organisèrent bientôt en une sorte de conciliabule dont chaque participant ne me quittait pas des yeux. Je vis qu'elles prenaient à mon égard une décision sans pitié, et lentement la barque s'enfonça. Je m'agrippai avec les gestes frénétiques d'une terreur sans nom aux débris qui me soutenaient encore. Mais sous mes pieds, aucune résistance ne s'offrit plus et je sombrai dans une odeur de sang moisi. Mes yeux s'exorbitèrent, ma bouche s'ouvrit démesurément et s'emplit de flocons gras et de filaments affreux qui m'étouffèrent bientôt.

Je m'éveillai, le visage baigné d'une sueur glacée. Et dans cet état d'esprit étrange qui sépare le sommeil de la veille, mes yeux rencontrèrent à la vitre de la portière un visage. Je laissai échapper un cri rauque, incapable encore de faire le départ entre le rêve et la réalité.

C'était une tête de vieillard aux cheveux blancs, ruisselants de pluie, dont les détails m'étaient révélés par la lueur rouge de mon feu de position. Les yeux hagards luisaient dans une grande figure aux traits contractés. La bouche mince, le menton long et pointu, le nez busqué où l'eau du ciel s'écoulait en rigoles, tout cela m'apparut en l'espace d'un éclair et j'en eus une vision immédiate et précise.

On peut être rompu aux disciplines expérimentales et avoir le cerveau entraîné à examiner toutes choses à la seule lumière de la logique objective, il n'en reste pas moins que le fait d'être tiré d'un cauchemar par un autre, réel celui-là, entame durement la cuirasse dont on avait bardé son esprit. Cela se traduisit chez moi par une frayeur telle que je sursautai sur ma banquette et donnai de la tête contre la carrosserie, ce qui m'éveilla complètement.

Le visage disparut et des coups discrets furent frappés contre le métal. Je commençai à retrouver mon calme.

Que diable ! un vieillard n'était pas à craindre, aussi insolite que parût sa présence en pleine nuit, sous la tempête, dans une région inhabitée... Je poussai la portière et, la maintenant entrouverte, je jetai dans le vent :

— Montez, vous serez à l'abri...

Une forme de très haute taille, me sembla-t-il, se glissa à mes côtés. J'allumai le plafonnier pour voir un peu à qui j'avais affaire.

Sous la lumière blanche, l'homme parut beaucoup moins inquiétant. Cependant ses vêtements d'intérieur imbibés d'eau, et ce front énorme couronné de cheveux blancs fort longs, auraient suffi à jeter quiconque dans le désarroi. Avant que j'eusse ouvert la bouche, il me regarda :

— Grand merci, dit-il. J'étais sur le point de fondre comme un morceau de sucre !...

Il partit d'un rire discordant qui n'en finissait pas. Je me trouvai de nouveau mal à l'aise.

Il s'arrêta soudain pour me confier en surveillant la tempête à travers la vitre :

— J'étais tout près de la réussite, ce soir. Mais il se rebelle... Il fuit à mon appel, et quelquefois me poursuit, comme aujourd'hui.

Je le considérai sans répondre : c'était à coup sûr un hypomane. Mais tant d'individus le sont !... Quant à ses paroles, j'espérais qu'il en éclaircirait lui-même le sens. Il ne le fit en aucune façon, se bornant à me dire, en me lançant un coup d'œil oblique :

— En panne ?

— Essieu avant fendu, répondis-je laconiquement.

Sa bouche esquissa une moue.

— Vous n'allez pas rester ici toute la nuit ?

— Eh ! pardieu si ! Où voulez-vous que j'aille ?

Il sembla débattre en lui-même un problème d'extrême gravité.

— J'étais tout à l'heure en train de dîner, dit-il enfin..., si le cœur vous en dit... ma maison est à un ou deux kilomètres d'ici, dans la forêt... je vous invite.

— Oh !... Je ne voudrais pas..., commençai-je.

— Veuillez, prononça-t-il d'un ton précieux. Il y a si longtemps que je n'ai reçu personne que cela rajeunira mon logis...

Il fit une pause, puis reprit :

— Serait-il indiscret de vous demander ce que vous faites ?

— Ce que je fais ? répétai-je sans comprendre.

— Votre profession ?

— Médecin.

Il me jeta un regard aigu. De la vapeur montait de sa tête et de ses vêtements, due à la chaleur relative qui régnait dans la voiture. Il regarda ses genoux et grogna :

— Médecin, médecin... Tant pis. Venez quand même !

— Monsieur, dis-je, mon métier est honorable, et je ne...

— Laissez, coupa-t-il. Vous me désobligeriez en n'acceptant pas mon hospitalité. Je n'ai rien contre votre profession... c'est plutôt que... enfin, non. Ce n'est rien. Tout est pour le mieux. C'est dit ?

— Euh !... Je crains que...

À vrai dire, ses manières me déplaisaient. Que faisait-il à deux kilomètres de chez lui, vêtu d'une veste et d'un pantalon, sous une tempête épouvantable ? Et à 23 heures ? Il m'interrompit de nouveau :

— Je suis professeur de philosophie, en retraite. Nous sommes habitués tous les deux aux travaux de l'esprit. Conduisons-nous simplement et sans vaines politesses. Vous irez demain matin au village. Vous y trouverez un mécanicien auquel vous pourrez confier vos réparations. Et vous logerez chez moi en attendant que votre voiture soit prête. D'accord ?

Il semblait maintenant avoir un langage et un comportement des plus normaux, plus hospitalier que beaucoup d'individus. Je balayai les réticences et l'inquiétude que m'avaient tout d'abord inspirées son air extravagant et sa soudaine apparition. J'acceptai...

Avant de sortir de la voiture, je fis mine de me munir de documents dont je ne voulais pas me séparer... En fait, j'empochai subrepticement un petit pistolet automatique qui se trouvait dans le vide-poche de la portière avant droite. Cela me redonna pleine confiance.

Il était déjà sorti de son côté et piaffait dans la boue comme un cheval qu'on aurait retenu au départ d'une course. Dehors, je m'enroulai du mieux que je pus dans ma gabardine encore trempée et allumai ma lampe électrique.

— Fort bien, dit-il dans l'ombre, près de moi.

Je le croyais de l'autre côté de la voiture. Aussi j'eus un sursaut. Je braquai la lampe vers lui. Son visage apparut, inexpressif. Il avait les yeux injectés de sang.

— Vous me suivez ? dit-il d'une voix neutre.

Je lui emboîtai le pas, et nous nous enfonçâmes dans la forêt, par un sentier que je n'aurais pas même soupçonné en plein jour. Les branches chargées d'eau glacée me cinglaient à chaque instant, et c'est parfois avec peine que je dégageais mes semelles engluées dans une boue visqueuse et noire. Je ne pouvais m'empêcher de penser à la bizarrerie de ses manières, à l'instabilité de son comportement et à l'expression hagarde et sinistre que revêtait souvent son visage. J'eus bientôt la certitude qu'il s'agissait non pas d'un hypomaniaque, mais d'un vrai malade mental. De quelle sorte ? Il m'était difficile de porter un diagnostic aussi rapidement, d'autant plus que je n'étais pas psychiatre. Quoiqu'il en fût, je me tins dès lors sur mes gardes.

Il se déplaçait vite et sans beaucoup de bruit. J'avais toutes les peines du monde à le suivre, engourdi que j'étais encore par mon sommeil récent.

Et s'il venait de s'évader de quelque asile d'aliénés ? Si, loin de me conduire vers une habitation confortable, il m'entraînait dans un horrible guet-apens au plus profond de la forêt, où je n'aurais aucun secours à espérer, où nul ne retrouverait mon corps avant des années ? Je serrai, dans ma poche, la crosse de mon pistolet.

La marche devenait harassante. Bien entendu, aucune fenêtre illuminée. Je me fis l'effet du Petit Poucet emmené par l'Ogre et je ralentis mon allure. Il s'en aperçut aussitôt et s'arrêta en se retournant vers moi :

— Courage, dit-il, nous sommes presque arrivés.

Nous avançâmes encore pendant quelques minutes et je me tenais plus que jamais sur la défensive. Quelque part, un chien hurla.

Je ne vis la bâtisse que lorsque j'eus le nez dessus. Il me jeta par-dessus son épaule :

— Attendez que j'attache ma bête.

Un grincement, un bruit de pattes, un halètement, un tintement de chaîne. Puis un aboiement féroce. J'entendis l'homme gronder :

— Paix, Moloch !

Non, ce n'était pas « molosse » qu'il l'avait appelé. C'eût été d'ailleurs absurde. Autrement significatif était son nom : Moloch !

— Vous pouvez venir, entendis-je.

Je m'assurai d'abord que le chien était bien attaché. Dans la lumière de la lampe, je vis, à travers un treillage métallique, un énorme chien-loup au poil noir et hérissé, qui tirait avec fureur sur sa chaîne. La lumière mit dans ses yeux deux brèves flammes rouges. Grands dieux, quel monstre !

Je poussai la porte entrouverte dans la clôture et rejoignis le vieillard qui m'attendait immobile. La gueule du chien me frôla une jambe quand je passai à proximité. S'il avait pu me happer, il m'aurait déchiqueté en quelques minutes, probablement même avec plusieurs balles dans le corps...

La pluie avait presque cessé. Le vent était tombé à son tour, et un morne silence envahissait l'obscurité. On n'entendait que le halètement du chien et le glissement métallique de sa chaîne.

À la suite de mon hôte, je pénétraï dans la maison et refermai la porte.

J'avais tout d'abord éteint ma lampe, pensant trouver de la lumière à l'intérieur. Mais les pas du professeur s'éloignaient déjà dans les ténèbres de ce que je pensais être un vestibule. J'allumai donc et dirigeai le faisceau droit devant moi. Aussitôt, je reculai en réprimant une exclamation d'horreur : là, à deux mètres à peine, illuminé en plein par la tache de clarté de ma lampe, se présentait un visage hideux et menaçant. Je me rendis compte très vite qu'il s'agissait d'une reproduction accrochée au mur : un dessin de William Blake.

Le souffle encore un peu court, je promenai la lumière sur la muraille : elle était couverte de reproductions, toutes dans le même esprit. Je notai en passant des œuvres de Hieronymus Bosch, d'Odilon Redon, de Gustave Doré, de Grandville... et bien d'autres que je fus incapable d'identifier.

À quelques mètres, mon hôte s'était arrêté.

— Belle collection, n'est-ce pas ? dit-il sur un ton d'orgueil emphatique.

Sa voix sortait de l'ombre.

— En vérité, extraordinaire ! dis-je avec une sincérité un peu timide.

Je dus tourner sur ma gauche pour le rejoindre, car le vestibule faisait un angle. En accomplissant ce mouvement, ma lampe éclaira à son tour un Goya d'une horrible beauté, qui m'avait échappé tout d'abord.

— Venez, dit le professeur, vous aurez tout le temps demain d'admirer ces merveilles... Docteur... Docteur comment, au fait ?

— Hartfield... Claude Hartfield... Mon père était d'ascendance anglaise, ajoutai-je comme s'il s'agissait d'une tare que j'eusse besoin de justifier.

Le vieillard ne releva pas mon explication saugrenue et se contenta de se nommer :

— Mon nom est Prométhée. Sans prénom, dit-il avec simplicité.

Ceci leva évidemment mes derniers doutes et affermit toutes mes appréhensions. Mais je n'eus pas le loisir de réfléchir une seconde à la situation, ni même de faire un pas en arrière. Le professeur venait d'ouvrir une porte d'où jaillit une nappe de clarté et annonçait à des personnages invisibles :

— Voici le docteur Claude Hartfield que j'ai invité à passer quelques jours sous notre toit.

Il me fit de la main un geste pour m'appeler. En cet instant, éclairé de biais, comme il l'était, sa haute taille redressée avec dignité, il m'apparut comme une personnalité extraordinaire, rayonnante d'intelligence et de bonté. Subjugué, je m'avançai et entrai en commençant une banale phrase d'excuse qui mourut aussitôt sur mes lèvres.

Trois personnages occupaient la pièce, qu'éclairait une lampe à pétrole posée au milieu de la table. Trois personnages fort dissemblables.

Une petite femme rabougrie, aux cheveux grisonnants, dont les lorgnons brillaient dans un visage chiffonné, était assise près de la lampe et semblait mâchonner quelque chose. Debout près d'elle, une très jeune fille blonde d'une beauté étrangement « extérieure » si j'ose dire. Des traits fins, des yeux en amandes, un corps très bien fait, quoiqu'un peu mince.

Et dans l'ombre, près de la muraille, un homme... enfin quelque chose d'approchant, dont la vision me rappela certains sujets que j'avais approchés au cours de mon activité professionnelle.

Un individu lourdaud et informe, bâti comme un gorille ; une taille au-dessous de la moyenne, des épaules d'un volume double de celles qu'exhibent les hercules forains, des jambes torsées, et sur le tout, une tête aplatie au visage prognathe où luisaient deux petits yeux très mobiles. Sa langue pendait légèrement hors de ses lèvres épaisses. Il bavait.

Le professeur me présenta les trois personnages en les désignant du menton :

— Ma femme Armande. Ma fille Lucile, et mon valet Beppo, un idiot très fidèle.

Je saluai, mais les mots s'arrêtèrent de nouveau dans ma gorge : sous la table, à la place de mon hôtesse, il n'y avait pas de jambes.

Hypnotisé malgré moi par une infirmité dont j'avais pourtant pris l'habitude de ne pas m'émouvoir, je fixais la petite femme rabougrie. Et le silence pesant qui s'étendait maintenant dans la pièce devint si lourd que je me repris avec un haut-le-corps et que je murmurai d'une voix étouffée quelque plate niaiserie en détournant vivement les yeux.

— Oui, dit le professeur... Ma femme a « bénéficié », il y a quelques années, d'un accident qui a contraint les chirurgiens à une amputation des deux jambes. Mais elle se déplace fort bien sur les pilons qui remplacent maintenant ses genoux.

Bénéficié ! Elle avait « bénéficié » d'un horrible accident ! Que signifiait ce mot ? Était-ce la forme démentielle d'un humour atrocement déplacé ? Ou une preuve de haine conjugale ? Je n'osai pas, bien entendu, demander à ce propos la moindre explication. Mais je m'aperçus que Lucile souriait. En vérité, quels rapports contre nature unissaient-ils entre eux les membres de cette famille étrange ?

— Asseyez-vous donc, monsieur, dit l'infirmier d'une voix sèche et désagréable.

Elle ne semblait pas avoir entendu les paroles de son mari. Elle poursuivit à l'adresse de sa fille :

— Lucile, vois donc à la cuisine s'il reste quelque chose de mangeable pour notre invité. Et fais vite.

— Il suffit, coupa son mari. Je ne te conseille pas de la rudoyer. Je te l'ai dit cent fois. Rappelle-toi le jour où tu as raté une marche dans l'escalier.

Il se mit à rire, d'un rire froid et sans gaieté.

Armande se contenta de le fixer avec une expression de rancune sauvage, puis reprit son ouvrage de tricot.

Je me glissai avec précaution sur une chaise en évitant de faire du bruit. J'étais affreusement gêné par le climat de haine et de menace qui sévissait ici, d'autant plus que ces gens ne semblaient en rien déguiser leurs pensées devant un étranger.

Le professeur avait pris possession d'un large fauteuil de cuir dont le délabrement avait quelque chose de sinistre, et il avait adopté aussitôt une position des plus inconfortables dans laquelle il semblait se complaire. Lucile, dans la cuisine proche, agitait des plats et tisonnait à grand bruit un invisible poêle dont je sentais de ma place l'âcre odeur de fumée.

Je crois que l'une des choses que je préfère à la campagne est le parfum que dégage un feu de bois. Ce parfum est présent dans la grande salle des fermes, dans les habitations des villages et même dans le vent qui souffle autour des hameaux... C'est le subtil antidote de la ville et de ses poisons.

Mais cette fois, je ne fus nullement sensible à mon parfum préféré. Je sentis avec dégoût un relent amer et répugnant, comme si l'on avait brûlé dans cette maison non pas de bonnes bûches, mais des débris inflammables ramassés furtivement au milieu des ordures. Cette fine adolescente eût alimenté son poêle avec quelque immonde charogne, que je n'en eusse pas eu le cœur mieux soulevé.

Elle reparut cependant avec un plat assez appétissant dont le fumet tout proche parvint à lutter contre l'horrible puanteur du feu.

Elle le déposa près de moi, sur une plaque de céramique dont la décoration haute en couleur mettait sur la table une tache de violence. Toujours sans mot dire, elle retourna dans la cuisine et revint aussitôt de son pas glissant, une assiette à la main. La fourchette et le couteau attendaient déjà mon bon plaisir.

Je jetai sur Lucile un regard en coulisse. Elle possédait des yeux clairs bizarrement fendus dans un visage de faunesse, des yeux à l'expression à la fois ironique et inquiète. Elle saisit mon coup d'œil et l'emprisonna au vol, si bien que je restai quelques secondes immobile, le visage à demi levé. Je sentis que mon attitude avait pris quelque chose de fuyant et d'insolite, et je baissai vivement la tête, feignant de m'intéresser soudain au contenu du plat. Dans ce mouvement, je croisai à son tour le regard de l'infirmier. Durant ces quelques instants, elle n'avait cessé de m'observer derrière ses lorgnons. Elle fit un infime mouvement, et les verres se mirent à réfléchir la lumière, si bien que son visage prit une allure extraordinaire. Je saisis ma fourchette avec un léger frisson. Derrière moi, une faible toux résonna.

— Vous voudrez bien excuser la simplicité de cette collation, disait le professeur. Nos revenus sont modestes.

Je me retournai sur ma chaise d'un geste vif pour protester poliment, mais je heurtai du coude le couteau qui fut lancé hors de la table et tomba dans la pénombre. Un miaulement aigu s'éleva, si soudain, que mon cœur se mit à battre à grands coups ; un chat noir d'une longueur et d'une maigreur extravagantes jaillit dans la zone éclairée et fila silencieusement vers la cuisine.

— Tranquillisez-vous ! fit la voix basse de mon hôte. Vous ne l'avez pas blessé.

Je murmurai quelques phrases inachevées. Depuis que j'étais entré dans cette maison, je me trouvais constamment obligé de m'excuser. Et je prévoyais que cela n'allait faire que croître, tant mon équilibre nerveux souffrait de ce climat d'étrangeté. Ces gens finiraient par me trouver d'une écœurante veulerie...

Je pris une saucisse et quelques feuilles de chou, tout en me demandant pourquoi le chien et le chat étaient tous les deux si grands et si noirs.

Réflexions ridicules, dira-t-on. Nombre d'entre eux ont le pelage noir... Une pensée absurde me traversa l'esprit. Elle avait un rapport avec la mététempycose. Je haussai les épaules et commençai à faire

honneur au dîner. Deux bons verres d'un lourd vin bleu m'aidèrent à venir à bout des saucisses atrocement grasses. Rien de tout cela n'était vraiment mauvais, mais pour ceux qui ont l'habitude des steaks grillés...

Suivit un plat de purée de châtaignes, dont je m'offris une large part. Encore un mets dont la digestion serait malaisée, mais ma faim était vaincue. Je commençais à envisager la situation d'un œil plus désinvolte. Tirant un paquet de cigarettes, je le montrai au professeur. Il était hors de doute que les femmes ne fumaient pas.

— Merci, dit-il. Je fumais beaucoup il y a quelques années. Mes travaux actuels exigent trop d'efforts... Mais vous pouvez. Vous ne gênez personne.

Je remerciai et allumai une cigarette. Tandis que je refermais le briquet, je sentis à ma gauche une présence que j'avais cru oublier durant le repas. Un coup d'œil me confirma qu'il s'agissait de Beppo.

L'être à demi humain me regardait fumer. Je me détournai avec précipitation, tant l'apparence de ce monstre immobile et silencieux près du mur fit renaître en moi l'angoisse du début du repas. À cet instant s'éleva la voix de Lucile :

— Bonsoir, monsieur..., disait-elle.

Elle s'était levée de la chaise qu'elle occupait depuis qu'elle avait fini de me servir et me tendait la main.

Je fus debout en un instant et je lui souhaitai bonne nuit. Elle alla ensuite embrasser son père et sortit de la pièce sans avoir jeté un simple regard en direction de sa mère. Je restai debout. Beppo me frôla et commença à desservir. Je m'écartai avec répugnance et tentai de dire quelques mots :

— Je suis bien aise que la fumée ne vous gêne pas, madame... C'est un vice affreux chez moi et j'ai besoin d'un paquet entier tous les jours !

Elle me regarda fixement et répéta d'une voix monocorde :

— Un vice, en effet. Un vice ignoble.

Elle reprit son ouvrage tandis que je restais stupide. Son mari vint à mon secours :

— Ne vous frappez pas, fit-il. Pour elle, tout est ignoble. Il s'agit toujours, bien entendu, de vétilles sans la moindre importance.

Cette sortie ne me tira pas d'embarras. Il me vint à l'esprit que j'agirais aussi sagement en quittant cette maison et en allant retrouver les coussins de ma voiture. Mais je reculai devant l'effort que cela nécessiterait...

— Allons, poursuivit le professeur, je pense que notre invité doit être harassé. Il est temps de lui donner un bon lit.

En un instant, Armande avait jeté son ouvrage dans une corbeille et s'était glissée avec agilité au bas de sa chaise. Elle contourna la table en s'y appuyant et, d'une démarche de gros oiseau, elle passa entre mon interlocuteur et moi dans un bruit mou de pilons traînant sur le sol. Elle ne dépassait pas un mètre.

À la porte elle s'arrêta, accrochée à la clenche et se retourna pour me dire :

— Bonsoir, docteur ! sur un ton franchement hostile et goguenard.

— Bonsoir, madame, répondis-je.

Elle tira le battant à elle, s'insinua dans l'ouverture avec un affreux déhanchement et disparut en claquant la porte derrière elle.

Je l'entendis bientôt monter un escalier, et cela se traduisit par une suite de coups sourds et réguliers, comme si quelqu'un avait hissé, de marche en marche, un lourd fardeau.